

La tradition de l'animal de compagnie s'est renouvelée. Généalogie d'un parcours à pedigree *Texte et photo, Agnès Villette*

De profil, le regard perdu, l'animal domestique s'installe dans la peinture, comme dans les demeures, au cœur du XVIII^e siècle. Exit les troupes bibliques ou la horde mythologique, ce sont désormais le cheval ou le chien qui posent, exhibant leur race au confluent des sciences naturelles et de l'esthétique. Et aucune distinction : ce sont les mêmes arrière-plans qui ornent les portraits de leurs maîtres, aristocrates et monarques. La mise à contribution de ces animaux, reflet statutaire de leurs maîtres, inaugure une tradition.

Avec les avancées de la domestication, la mode, venue d'Italie, va se répandre dans toute l'Europe. Et les cours royales amorcent le mouvement. Outre le lévrier, animal aristocratique par excellence, l'épagneul King Charles devient le symbole de la royauté catholique. Les Romanov, pour leur part, développent la race des Barzoïs, si largement associée à la famille impériale qu'à la révolution russe elle sera décimée. Au fil des siècles, les lévriers et dogues, liés aux chasses aristocratiques, seront supplantés par des races plus petites, plus ludiques, comme l'épagneul pour la reine Victoria ou les corgis sautillants d'Elizabeth II. La tradition se perpétue à travers les présidents qui reflètent les goûts plus prosaïques de leurs citoyens en adoptant labradors, bichons ou Scottish Terriers. Et finalement, dans un généreux élan de démocratisation, l'animal domestique s'est démultiplié en une vaste population parallèle.

Depuis l'Antiquité, les animaux possèdent des qualités morales que reflètent les fables, scindant le règne animal en créatures nobles ou ignobles. Notre naturaliste national, Buffon, organise toute sa nomenclature sur le modèle monarchique, avec le lion et les grandes races au-dessus de la plèbe des insectes et des rongeurs. Il faudra attendre Darwin pour que cette hiérarchie en miroir se relativise. D'ailleurs, vices et vertus ont évolué. Soulignant la versatilité du goût, le chat longtemps exécré, dont Buffon souligne *"une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'éducation ne fait que masquer"* est devenu un animal prisé pour son indépendance et son mystère. À

l'inverse, les fouines et genettes utilisées pour la chasse ont perdu leur crédit, la cruauté n'étant plus agréée par l'époque. Reste que l'infériorité animale s'impose comme le maître mot, la philosophie relayant le discours religieux — à un passant qui s'offusquait du traitement infligé à une bête, Malebranche répondit : *"Pourquoi le plaindre ? Ce que vous prenez pour des gémissements ne sont que grincements de poulies à l'intérieur du mécanisme."* Logiquement, le corollaire de cette vision a conduit à faire de l'état sauvage un spectacle. Louis XIV lance la mode des ménageries dans toute l'Europe. L'arrivée des grands animaux exotiques déclenche des engouements sans limites, comme celui du pape Léon X qui aménage les jardins du Vatican pour y loger un éléphant, ou Charles X ébloui par sa girafe, don du pacha d'Égypte, tandis qu'une vague de girafomanie gagnait tout Paris. Puis, par la suite, avec l'éloignement des campagnes et l'anthropomorphisme, notre sensiblerie va s'exacerber. Dans les zoos, la cruauté de l'enfermement et l'aliénation de la bête sauvage dégagent une tristesse difficile à masquer.

La masse souscrit d'ailleurs sans réserve à l'amour des animaux. L'omniprésence des *pets*, dont les 61 millions de spécimens placent la France au top des pays européens, dresse un portrait social en abyme. Une démocratisation en trompe-l'œil y souligne un nouvel ordre social : la bourgeoisie affectionne les races établies, les privilégiés alternant hybridations et héritage du bestiaire aristocratique, tandis que le tout-venant, moins exclusif en affection, embrasse bâtards et progénitures issues de croisements hasardeux. Car la pureté de la race et la traçabilité des filiations constituent la rareté d'un animal et fixent sa valeur marchande. C'est de l'aristocratie anglaise que viennent ces pratiques qui ont révolutionné l'élevage et les cheptels. La gentry anglaise, attachée aux campagnes, a tout simplement appliqué ses valeurs. En accouplant des spécimens d'une même lignée, l'*inbreeding* dégagent des caractéristiques propres qui, par croisements successifs, vont constituer une race, dont le

Divas

pur-sang anglais serait le modèle idéal. Ainsi, dès le XIX^e siècle, les standards sont fixés et les stud-books naissent. La bourgeoisie émergente généralise ces pratiques à tous les animaux domestiques, s'appropriant symboliquement l'ascendance qui lui fait tant défaut.

Aujourd'hui, la tendance est au multiculturalisme, la géographie restant encore — pour combien de temps — un gage d'exotisme et de fantasmes. Chiens japonais ou chats de Norvège et autres races rares se répandent de manière fulgurante, repoussant toujours plus le caractère exceptionnel de l'animal. Irréductible, l'état de nature



Le Savannah, croisement d'un serval avec des chats domestiques européens

Domestiques

*Aujourd'hui, la tendance
est au multiculturalisme,
la géographie restant un gage
d'exotisme et de fantasmes*

semble l'ultime frontière, mais difficile de partager son appartement avec un fauve. Aussi, on tempère le sauvage dans le domestique par de savantes hybridations. De nouvelles races félines naissent comme le Savannah, officialisé en 2001, croisement d'un serval, chat sauvage africain, avec des chats domestiques européens. Les caractéristiques du sauvage s'atténuent dès le premier croisement, ne restent que le pelage et la forme diffuse d'un profil altier. Réinventer la nature est bien la manière la plus radicale de s'approprier son étrangeté. —
www.felinebeauty.fr — www.wouafclub.fr